

LE MUSÉON

REVUE INTERNATIONALE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES
ET L'ATHÉNÉE ORIENTAL

TOME III

~~1883~~ 1884

LOUVAIN
TYPOGRAPHIE DE CH. PEETERS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE DE NAMUR, 22

1884

2500

.827

v.3.

(1884)

YTI293VIBU
YRASSU
L.M. NOTION99

MEDICA.

C'est chose assez connue qu'avant le déchiffrement des inscriptions cunéiformes, l'histoire ne parlait que de Mèdes Aryens, et qu'on a supposé des Mèdes Touraniens uniquement pour expliquer l'emploi d'un dialecte touranien entre le persan et l'assyrien dans les inscriptions trilingues des rois de Perse. Dans un mémoire publié l'année dernière, nous nous sommes efforcé de démontrer que les Mèdes Touraniens n'ont jamais existé et qu'il faut les effacer de l'histoire (1). Nous n'avons pas travaillé inutilement. M. Sayce reconnaît que nous avons réussi en partie, que nous avons au moins prouvé que les Mèdes Touraniens, en tant qu'issus du texte de second ordre des monuments persans, sont imaginaires. Il ajoute, il est vrai, que nous avons eu en cela peu de mérite à cause de la faiblesse des raisonnements sur lesquels repose l'existence des Mèdes Touraniens tels qu'on les a conçus avant lui (2). Mais il nous semble inutile de discuter ce point. Libre aux grands assyriologues qui prétendent avoir conquis les Mèdes Touraniens à l'histoire par le moyen indiqué, de prendre leur part du compliment : nous acceptons la nôtre en toute humilité, et pour mieux rassurer sur nos dispositions, nous déclarons d'avance qu'à notre avis, il y aura encore moins de mérite à montrer l'in vraisemblance de certaines vues plus récentes sur le même sujet.

Le savant professeur d'Oxford maintient en effet les Mèdes Touraniens sur une base nouvelle, et voici comment.

Les inscriptions assyriennes parlent à différentes reprises d'un pays ou d'un peuple de Manda. Assarhaddon donne le nom d'homme de Manda à Tiuspa, un chef des Gimirrai, généralement identifiés avec les Cimmériens classiques et le Gomer de la Bible ; Nabonide, roi de Babylone, applique la même dénomination aux sujets d'Astyage, qui régnait sur les Mèdes et sur plusieurs autres peuples ; Cyrus, comme nous l'avons remarqué le premier, fait des hommes de Manda une des trois grandes divisions de son empire après la prise de Babylone. Des deux passages des tablettes assyriologiques (3) où se rencontre le mot Manda, l'un semble dire que le peuple ainsi désigné envahira la Babylonie, si tel phénomène se produit, l'autre, suivant M. Sayce, applique la dénomination aux Elamites (4).

De ces données, nous avons conclu que *Manda* était une dénomination

(1) *Le peuple et l'empire des Mèdes*. Bruxelles 1883.

(2) M. Sayce a formulé ses jugements dans la *Contemporary Review*, juillet 1883, et dans l'*Academy*, 22 décembre 1883.

(3) W. A. I., t. III, pl. 64, col. ligne 7, et pl. 61. col. 2, n° 2, l. 21

(4) *Muséon*, t. II, p. 598

générique s'étendant aux Cimmériens, aux Mèdes, et peut-être à d'autres peuples. Cette conclusion ne dérangeait pas l'histoire: elle était dictée par un esprit conservateur. M. Sayce au contraire a édifié sur les mêmes renseignements une de ces thèses qu'il aime à qualifier de *revolutionnaires*. D'après lui, *Cyaxare réunit d'abord sous son sceptre une partie des Mèdes, ou des Madai des inscriptions assyriennes, tribus hétérogènes qui habitaient à l'est du Kurdistan. — Parmi ces tribus les unes, établies en premier lieu dans le pays, étaient touraniennes, les autres étaient aryennes: ce sont les tribus touraniennes que Cyaxare réunit d'abord sous son sceptre. — Ce prince ayant ensuite conquis une partie de l'Asie, fixa le siège de son empire à Ecbatane dans l'Ellibi, qui était le pays des Manda ou tout au moins en faisait partie. — Les écrivains grecs et probablement les écrivains persans avant eux confondirent les mots Manda et Mada, et donnèrent ainsi le nom de Médie au royaume d'Ecbatane.*

Ces idées ont été exposées par M. Sayce dans son *Herodotos* (1), pp. 436-439, et à l'errata au commencement du volume. En ce qui concerne l'identité du royaume d'Ellibi (ou Illibi) des inscriptions assyriennes et du royaume de Médie des écrivains grecs, il s'est aussi exprimé dans le *Muséon*, t. II, p. 598.

La distraction attribuée aux écrivains persans est inconcevable: on affirmerait avec autant de probabilité que les Carthaginois de Polybe et de Tite-Live étaient en réalité les Numides. Il est vrai que l'auteur de l'assertion nous a également demandé d'admettre que tous les peuples de l'antiquité, sans en excepter les Perses, se sont trompés sur la nationalité de Cyrus, et que ses nouvelles exigences ne dépassent pas la mesure des précédentes. Mais comment sait-il que les anciens auteurs persans, dont on n'a pas une ligne, ont confondu Manda avec Mada? Bien qu'il ne s'explique pas là-dessus, on devine facilement sa pensée. De ce qu'il admet que Ctésias, dont il fait quelque cas, a réellement puisé les éléments de son histoire dans les archives des rois de Perse, il a conclu forcément que les historiographes de ces monarques avaient déjà commis la confusion. Car d'après Ctésias, qui est censé les reproduire, les sujets d'Astyage, les habitants du royaume d'Ecbatane, étaient les Mèdes. Le nouveau commentateur d'Hérodote s'est aperçu un peu tard de l'extrémité à laquelle la logique le réduisait: il signale l'erreur des écrivains persans, non dans le corps de son ouvrage, mais à l'errata, comme s'il s'agissait d'une simple faute d'impression. Que serait-il arrivé, s'il avait réfléchi plus tôt? Il se serait peut-être avoué qu'il se heurtait au témoignage de Ctésias précisément en un point où cet historien aurait difficilement ignoré ou altéré la vérité.

Du reste le royaume d'Ecbatane, même suivant l'idée qu'en donne

(1) *The ancient empires of the east, Herodotos I-III, with notes, introductions, and appendices*. London. 1883.

M. Sayce, était bien le royaume des Mèdes. Il avait eu pour fondateur un prince mède, ses éléments primitifs et essentiels étaient médiques, et si sa capitale était située en Ellibi (ce que nous sommes loin d'admettre), cela ne changeait point sa nature. Le prétendre, c'est comme si l'on soutenait que l'empire turc est mal nommé, et qu'il s'appellerait de son vrai nom *l'empire grec* parce qu'il a son siège à Constantinople.

Les inscriptions assyriennes qui placent l'Ellibi aux confins de l'Assyrie, de la Médie et de l'Elam, et le distinguent nettement du pays de Mada, ne nous obligent point à l'identifier avec le pays d'Ecbatane. Il nous semble fort probable que les Ellibiens sont les Elyméens de Strabon (Ἐλυμαῖοι). Ce géographe dit expressément que les Elyméens sont différents des Susiens (ou Elamites), et il les en distingue par un trait essentiel, tandis que les Susiens ont servi tous les maîtres, ont maintenu leur indépendance contre les Perses et les Macédoniens (1). L'identité des noms est assez plausible *Ellib* a pu devenir *Elym* dans la bouche des Grecs de l'époque macédonienne comme *Sennachérîb* est devenu *Sennacherim* dans le livre de Tobie.

Le touranisme des soi disant Mèdes primitifs réunis sous le sceptre de Cyaxare n'est nullement prouvé. M. Sayce l'appuie uniquement sur l'impossibilité de trouver à certains noms médiques une étymologie aryenne ou sémitique. Il oublie que ce procédé a donné naissance à plusieurs fables débitées de nos jours au nom de l'assyriologie sur l'histoire ancienne de l'Orient.

Il donne aussi comme chose acquise à l'histoire que le Kastarîr des inscriptions d'Asarhaddon est un roi de Médie, et il l'identifie avec Cyaxare. Or voici tout ce que l'on sait de positif sur Kastarîr.

Un fragment du règne d'Asarhaddon conservé au British Museum nous apprend que Kastarîr, préfet de la ville de Karkassu, proposa à Mamitiarsu, chef mède, de s'unir à lui contre Asarhaddon. Un autre fragment montre la ligue conclue, et Kastarîr marchant à la tête de *soldats qui étaient des Gimirriens, des Manniens et des Mèdes*. Les contingents sont énumérés dans cet ordre, les Mèdes viennent en dernier lieu. A la tête de ces troupes, Kastarîr enlève aux Assyriens la ville de Khartam et d'autres places (2).

Sur un troisième fragment, un assyriologue assure avoir lu : *Kastarîr roi des Mèdes*. Malheureusement nous avons cherché en vain ce précieux document au British Museum, dans la collection qui est censée le contenir, et deux savants des plus habiles en fait de paléographie assyrienne, M. Pinches et le P. Strassmaier, n'avaient pas mieux réussi avant nous. Or il faudrait une certitude absolue pour utiliser la donnée dans une étude historique. Kastarîr en effet n'est pas désigné comme Mède dans les fragments connus, qui semblent plutôt insinuer le contraire.

(1) Strabon, XI, XIII, 6, et XV, III, 2.

(2) Les fragments cités sont cotés S. 2005 et K. 4668.

Dans le premier, Kastarit sollicite l'alliance d'un chef déterminé par sa nationalité médique, et il est lui-même simplement désigné comme chef de la ville de Karkassi, qui n'est point rattachée à la Médie; dans le second, il marche à la tête de soldats de trois nations, parmi lesquelles les Mèdes occupent le dernier rang. Il est donc regrettable qu'on refasse l'histoire sur une base aussi incertaine, pour ne rien dire de plus.

Plusieurs assyriologues font de l'Asarhaddon des fragments cités un Asarhaddon II, qui serait le dernier roi de Ninive et le témoin de sa chute. Nous avons dit ailleurs pourquoi nous voyons en lui Asarhaddon, fils de Sennachérib. Qu'il nous suffise de reproduire ici une vue de M. Sayce sur ce sujet.

Il dit en parlant des fragments relatifs à Kastarit : *Ce ne sont que des copiés informes du scribe, la prise de Ninive n'ayant peut-être pas permis d'en prendre de meilleures. Les caractères sont en conséquence d'une lecture exceptionnellement difficile* (1). Ainsi dans les dernières angoisses de la lutte, les Assyriens se seraient préoccupés de transmettre à la postérité le récit de leurs défaites!... Cela ne peut être. Puisqu'il existe des documents assyriens parlant de Kastarit et des Mèdes, il est probable que la guerre soutenue contre eux s'est terminée par quelque chose à quoi la rédaction officielle a su donner l'apparence d'une victoire. Les fragments dont il s'agit peuvent fort bien se rapporter au règne d'Asarhaddon I^{er}, le seul prince de ce nom dont l'existence soit constatée. Dans les inscriptions assyriennes, les défaites ne sont jamais rappelées par le monarque qui les a essuyées; elles le sont quelquefois par des rois postérieurs, qui se glorifient de les avoir réparées, chose impossible après la ruine de Ninive.

Le goût du paradoxe et des thèses révolutionnaires est singulièrement nuisible à M. Sayce. C'est ainsi qu'il a commis de graves erreurs par le désir de déprécier outre mesure Hérodote. Citons quelques exemples.

Hérodote, à en croire son nouveau critique, donne à entendre qu'il parlait onze langues étrangères, et il insisterait principalement sur sa connaissance de l'égyptien (2). Mais Hérodote a soin de dire lui-même qu'il se servait d'un interprète en Egypte (3).

Hérodote aurait *pris au sérieux* le dire d'un égyptien qui plaçait les sources du Nil un peu plus haut qu'Éléphantine, en Egypte même (4). Voici la vérité sur ce point. Un Égyptien voulut faire croire à Hérodote

(1) *Babylonian Literature*, p. 79.

(2) Page XXVI.

(3) II, 125.

(4) There is clear evidence that Herodotos never ascended the Nile higher than the Fayûm. Had he done so he would not have lavished such praise upon the labyrinth and been silent over the wonderful buildings of Thebes, nor would he have gravely repeated the story — due probably to the misunderstanding of his dragoman — which made the Nile rise at the city of Elephantiné. —

que le Nil sortait d'un abîme à l'endroit indiqué et formait deux courants, dont l'un se dirigeait vers le nord et l'autre vers le sud. Mais Hérodote, loin de répéter gravement la chose, dit que c'était probablement *un pur badinage* (1). Il affirme que tous les Egyptiens, les Lybiens et les Grecs qu'il a interrogés, ignoraient où étaient les sources du Nil, et il les suppose toujours à une immense distance de l'Egypte (2).

L'introduction, les notes et les appendices de l'*Herodotos* renferment quantité d'assertions semblables.

M. Sayce nous reproche d'avoir trop accordé à Hérodote et pas assez à Ctésias, dans notre travail sur l'histoire des Mèdes, et de fait nous avons plus de respect pour Hérodote que son nouveau commentateur. Nous nous gardons bien cependant de le suivre en aveugle et d'accorder indistinctement la même créance à toutes les parties de son histoire. Quant à Ctésias le peu de confiance que nous avons en lui n'a rien d'étonnant, si l'on considère que M. Sayce qui a essayé çà et là de le réhabiliter un peu, ne parvient pas à l'utiliser une seule fois pour l'histoire des Assyriens et des Mèdes dans les dissertations qu'il a publiées à la suite du texte des trois premiers livres d'Hérodote. Qu'il nous dise donc ce que nous aurions pu en tirer nous-même. A. DELATTRE, S. J.

LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE NÉO-HÉBRAÏQUE (3).

Au xvi^e et au xvii^e siècle, les savants chrétiens étudièrent avec ardeur et succès la vaste littérature postbiblique des Juifs ; édifice immense, labyrinthe dont la merveilleuse construction se poursuit jusqu'au moyen âge et dont les gigantesques proportions échappent encore aujourd'hui aux règles de la critique. Deux causes principales avaient poussé à cette étude. L'exégèse dépendait, dans l'interprétation du texte hébreu, des écoles rabbiniques ; il fallait donc connaître leurs ouvrages. Puis, la vivacité des polémiques confessionnelles imposait à tout le monde la connaissance du Judaïsme rabbinique, afin d'y trouver des armes. Lorsque plus tard l'explication de l'Écriture s'émancipa de l'influence des Rabbins et que la controverse se calma, la littérature juive fut aussi délaissée par les savants chrétiens, au grand détriment de la science, qu'elle avait été, au temps de Buxtorf, cultivée avec zèle (4).

(1) Οὗτος δὲ ἔμποιε ποιεῖν ἰδόντες, dit-il (II. 28) en parlant de l'Egyptien qui lui donnait ce curieux renseignement. La traduction : *Hérodote répète gravement*, est pour le moins trop libre.

(2) Voir surtout II, 22, 33, 34.

(3) *Lehrbuch der neuhebraeischen Sprache und Litteratur* von Herm. L. Strack und Carl Siegfried. I. *Grammatik der neuhebraeischen Sprache* von Carl Siegfried. II. *Abriss der neuhebraeischen Litteratur* von Herm. L. Strack. Karlsruhe und Leipzig, 1884, xii-132 s.

(4) *Verhandlungen der ersten Versammlung deutscher und ausländischer Orientalisten in Dresden*. Leipzig, 1845, p. 8.